

CLARA ROYER

Prix Bagarry-Karatson 2007

Pap Kàroly : Irgalom (Miséricorde)

Comme j'ai pu le lire, votre sujet de doctorat est consacré à "La quête de l'identité dans la vie et l'oeuvre d'une génération d'écrivains juifs hongrois de l'entre-deux-guerres (1920-1941)". Est-ce que vous connaissiez l'oeuvre de Kàroly Pap avant de commencer votre thèse?

En effet, j'avais déjà rencontré la figure de Pap en 2003 alors que je faisais une maîtrise d'histoire sur l'engagement politique des écrivains hongrois de cette génération dans les années trente. Je n'avais d'ailleurs pas très bonne opinion de lui, influencée par la lecture de certains historiens ou contemporains hongrois qui y voyaient un fanatique et un esprit brouillon. Ensuite, j'ai lu en traduction française son roman Azarel qui révélait une sensibilité qui m'a poussée à aller au-delà de mes préjugés à son encontre. J'ai alors découvert non seulement une personnalité fascinante, contradictoire, un provocateur blessé, en quête d'amour absolu, obsédé par la figure du fils, mais également une oeuvre d'une grande qualité, tour à tour laconique et crue, affective et métaphorique, qui me touchait personnellement. Il est certain que ce furent Pap et un autre écrivain juif hongrois, qui avait des conceptions radicalement opposées aux siennes, Béla Zsolt, qui suscitèrent en moi le désir d'explorer le sujet plus profondément. La thèse que je prépare offrira, je l'espère, une compréhension individuelle et collective du "destin" de cette génération d'écrivains.

La traduction française d'autres ouvrages de Kàroly Pap (comme, par exemple, "Azarel") vous a-t-elle aidée?

Je dois avouer que non. La traduction d'Azarel présente bien sûr de nombreuses qualités mais je me suis davantage laissée influencer par ma lecture hongroise de l'ensemble de l'oeuvre – un style épuré, frôlant parfois l'expressionnisme, et d'une étrange force poétique – et par mes recherches sur l'auteur et sur son esthétique. D'autre part, j'ai préféré considérer le recueil Miséricorde comme une oeuvre dans son ensemble plus que comme le lieu où l'on pouvait retrouver l'enfant du roman. Sa composition, choisie du vivant de l'auteur, relie l'enfant révolté du roman à l'enfant divin, Jésus, ces deux figures entêtantes de l'oeuvre de Pap. J'ai voulu respecter le cadre de la nouvelle, voire du cycle de nouvelles, qui présente une autre force et une autre lumière que le genre romanesque.

Pensez-vous que le judaïsme hongrois ait une spécificité, par rapport au reste du judaïsme dit "achkenaze" d'Europe centrale et orientale ? (suite, en particulier, au mouvement néologiste, né en Hongrie et qui s'était donné comme objectif de "moderniser" le judaïsme, mais aussi à la naissance de Théodore Herzl, fondateur du sionisme, à Budapest) ?

Tout à fait. Il existe bien évidemment des similarités avec l'histoire du judaïsme de langue allemande ou plus encore, pour la période de l'entre-deux-guerres, des points de comparaison et de rupture avec les anciens territoires du royaume de Hongrie que sont la Transylvanie et la Slovaquie. Mais les historiens, à commencer par Viktor Karady dont certains articles sont accessibles en français, ont prouvé de façon remarquable la spécificité de l'assimilation juive hongroise. De fait, le sionisme connut un rôle extrêmement faible en Hongrie pendant l'entre-deux-guerres - seuls quelques intellectuels marginaux s'y intéressaient, et au début du siècle, Herzl lui-même était conscient de l'échec de son mouvement dans son pays d'origine. A partir de la loi de 1867 donnant l'égalité des droits aux Juifs, loi pour laquelle les adeptes du judaïsme réformé, les néologues – majoritaires dans la future Hongrie de Trianon – avaient travaillé depuis plusieurs décennies, et plus encore à partir de 1890, lorsque la religion juive fut reconnue religion officielle du royaume de Hongrie au même titre que les Eglises chrétiennes, des générations de Juifs adhérèrent à un patriotisme hongrois et s'attachèrent à une culture de langue hongroise (laquelle l'emporta sur le yiddish qui tomba en désuétude et ne produisit pas, contrairement à la Pologne, de littérature propre). Un phénomène que bien des écrivains de la génération de Pap décrivent plus tard, lorsqu'ils furent amenés à critiquer cet idéal de l'assimilation après la Première Guerre mondiale. Je ne peux détailler ici les spécificités de l'assimilation juive hongroise : disons que, de façon emblématique, rares furent les écrivains de la génération de Pap à proposer une solution envisageant

une vie hors de Hongrie, et ce alors même que les lois antijuives les privaient de leurs moyens de publication et de subsistance. Mais on pourra en lire davantage dans le doctorat, justement...

Vous êtes-vous intéressée, au cours de vos travaux, à l'ouvrage d'Arthur Koestler "La treizième tribu" (théorie originale sur l'origine des Juifs d'Europe centrale et orientale, qui serait à rechercher chez des tribus kazhars converties au judaïsme, et non aux Proche et Moyen-Orient) ?

Je dois dire que non, mais la curiosité pour les origines de la part d'un écrivain émigré est sans doute révélatrice. J'ai choisi pour ce travail, pour des raisons quantitatives notamment, de laisser de côté ces intellectuels partis en émigration pendant l'entre-deux-guerres tel Koestler, m'intéressant à l'attachement indéfectible de la génération de Pap pour la Hongrie et unissant leur destin à ce pays.

Vous êtes-vous inspirée, dans l'un de vos travaux, du monumental et très complet "Dictionnaire encyclopédique du judaïsme", adapté sous la direction de Sylvie-Anne Goldberg (collection "Bouquins" aux éditions Robert-Laffont) ?

J'ai davantage travaillé sur le Dictionnaire encyclopédique du judaïsme aux éditions du Cerf. Pour comprendre l'œuvre de Pap, j'ai également lu quelques classiques : Martin Buber ; les travaux sur le mysticisme de Gershon Sholem ; et même certains ouvrages traitant de figures juives comme le prophète Jérémie... Des ouvrages comme Modernité et crise de l'identité viennoise de Jacques Le Rider, La Renaissance culturelle juive en Europe Centrale de Delphine Bechtel, Brothers and Strangers de S. Aschheim, les travaux sur l'Holocauste de Randolph Braham ont fait partie des ouvrages indispensables à mon travail. Et bien évidemment, les deux Testaments de la Bible !

Vous allez prochainement achever votre titre de doctorat. Quelle place la traduction occupera-t-elle dans votre avenir? Pensez-vous poursuivre la traduction dans les mêmes - et passionnants - domaines que ceux choisis jusqu'à présent ?

Je n'ai pas l'intention d'arrêter de traduire, même si la traduction ne sera jamais ma seule activité. Et en effet, je désire poursuivre la traduction de textes d'écrivains juifs hongrois de cette période. Je me suis d'ailleurs attelée à la traduction de l'autobiographie inachevée d'un contemporain et confrère de Pap, Andor Endre Gelléri (1906-1945). Je songe également à proposer la traduction de certaines de ses nouvelles, avec l'espoir de pouvoir présenter au public français un recueil qui l'introduirait à cet écrivain tout aussi passionnant que Pap. Enfin, j'ai préparé en annexe du doctorat un certain nombre de traductions plus ou moins longues de plusieurs romans clé de l'époque, dont Les Descendants de S. Fischmann d'Andràs Komor (1898-1945) que j'aimerais plus tard achever et soumettre au lectorat français curieux.

"Last but not least"... Quel sont précisément vos rapports à la Hongrie, à la langue hongroise et, plus largement, à l'Europe centrale ?

Mes rapports à la Hongrie tiennent à l'origine au mythe familial. Le "il était une fois" de toutes ces familles qui ont des légendes sans véritable arbre généalogique. Purs fantasmes jusqu'à ce que l'année de la Hongrie en 2001 me permette de me plonger dans certaines traductions françaises d'œuvres hongroises : Màrai, Kosztolányi, Karinthy... De ses lectures est apparue une évidence : je devais apprendre le hongrois. Ensuite, des rencontres, un premier séjour de plusieurs mois à Budapest dont je suis tombée amoureuse, et un culte – très classique – pour le poète Attila Jòzsef. Il semble que je défasse la toile française tissée par cette aïeule juive hongroise qui quitta la Hongrie au moment de la Première Guerre mondiale et que je m'amuse, un peu perfidement, mais avec beaucoup d'amour, à poursuivre l'histoire de sa culture là où elle l'avait laissée...

Quant à l'intérêt pour l'Europe Centrale dans son ensemble, je suis très redevable aux membres du groupe de recherche dans lequel je me suis retrouvée grâce à ma thèse, le CIRCE (Centre Interuniversitaire de Recherche Centre-Européenne), et notamment à Xavier Galmiche et Delphine Bechtel qui ont su ouvrir mon horizon qui était jusque là très magyaro-centré, notamment sur la culture slovaque.

Avec mes remerciements anticipés pour votre précieuse contribution,

Agnes Grebot / AAIH